

Jean-Noël Jeanneney

L'un de nous deux



Nouvelle édition

Portaparole

Jean-Noël Jeanneney

L'UN DE NOUS DEUX

dialogue en trois actes

(96 pages)

I venticinque

collection dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression

Geca / Industrie Grafiche

San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page

Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard

13200 Arles

Tél. +33 4 9091 3861

www.portaparole.it

info@portaparole.it

ISBN 978-88-89421-73-4

1^e édition novembre 2009

2^e édition janvier 2010

3^e édition mars 2014

4^e édition décembre 2016

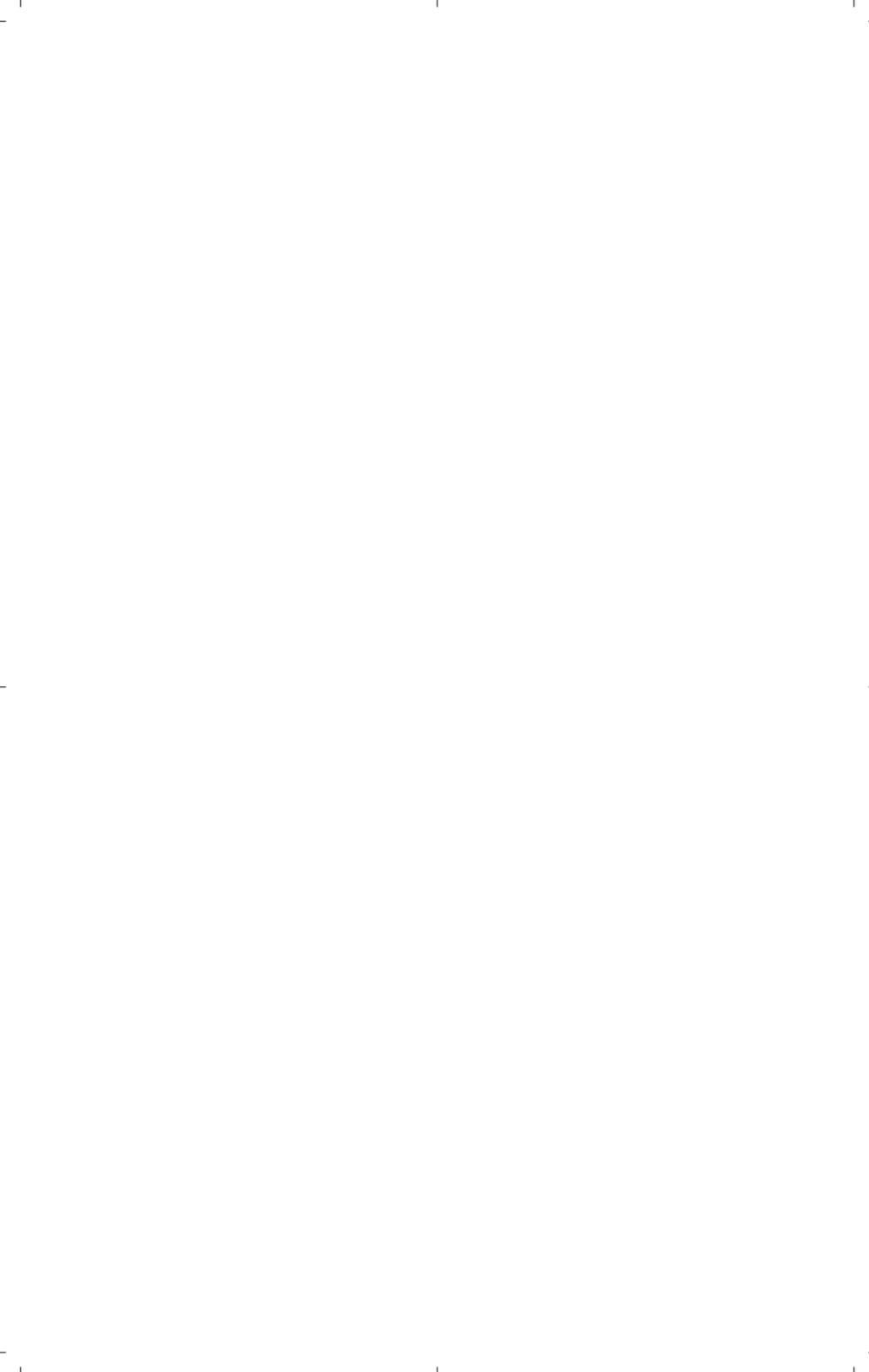
Jean-Noël Jeanneney, historien, professeur d'histoire politique à Sciences Po depuis 1977, a exercé de nombreuses fonctions publiques, notamment comme président de Radio France puis de la Mission du Bicentenaire de la Révolution, membre de deux gouvernements de François Mitterrand et président de la Bibliothèque nationale de France.



L'Un de nous deux. Voici un dialogue imaginaire, le 27 et le 28 juin 1944, entre Léon Blum et Georges Mandel, livrés par le régime de Pétain aux Allemands, et emprisonnés dans une petite maison proche du camp de concentration de Buchenwald. Ils y sont demeurés ensemble près de quatorze mois à partir du printemps 1943.

Apprenant le meurtre de Philippe Henriot, ministre de l'Information de Vichy, accompli par la Résistance le 28 juin 1944, ils pressentent que l'un d'entre eux va être exécuté en représailles. C'est Mandel qui va être renvoyé en France, livré à la Milice et assassiné en forêt de Fontainebleau, le 7 juillet. Léon Blum, après s'être attendu constamment à subir le même sort, survivra.

Les deux hommes, au fil des péripéties de leur angoisse et de leur espoir, confrontent leurs visions du monde et de la politique, en se référant aux deux grands hommes dont ils se veulent les disciples: Jean Jaurès pour l'un, Clemenceau pour l'autre — si bien que leur dialogue paraît souvent s'élargir à quatre voix.



Avant-propos de l'auteur

Livrés par le régime de Pétain aux Allemands, Léon Blum et Georges Mandel se sont retrouvés emprisonnés, à partir du printemps 1943, dans une petite maison proche du camp de concentration de Buchenwald, à une dizaine de kilomètres de Weimar.

Blum y est arrivé le 4 avril et Mandel le 8 mai. Ils y sont demeurés ensemble près de quatorze mois. À la suite du meurtre de Philippe Henriot, ministre de l'Information de Vichy, accompli par la Résistance le 28 juin 1944, Mandel a été renvoyé en France, livré à la Milice qui l'a assassiné en forêt de Fontainebleau, le 7 juillet.

Léon Blum, pour sa part, est resté encore dans cette geôle jusqu'en avril 1945. Après s'être attendu constamment à subir le même sort que Mandel et avoir été transféré, au cours du dernier mois, dans divers lieux de détention, il s'est trouvé finalement délivré par les armées alliées et est rentré à Paris le 14 mai 1945.

C'est sur ce socle historique que j'ai construit le texte que voici, en imaginant les ultimes conversations des deux otages qui furent compagnons d'infortune. Leur dialogue pivote autour de la mort d'Henriot — qui leur a donné aussitôt le pressentiment que l'un ou l'autre allait être exécuté en représailles.

Leur attente angoissée, en fait, a duré plusieurs jours. Je l'ai ramenée à un temps plus bref pour les besoins de la scène et afin de respecter la vieille règle classique de l'unité de temps comme de lieu. Les événements sont ramassés sur vingt-quatre heures.

J'ai choisi de ne pas faire paraître le personnage de Jeanne Reichenbach qui, à tous risques, avait rejoint Blum en captivité et y était devenue, en septembre 1943, sa troisième épouse. Ce n'est pas minimiser son rôle ni le soutien psychologique qu'elle a apporté aux deux reclus. Mais sa présence tierce, forcément en retrait, m'aurait paru vouée à affaiblir l'intensité d'un tête-à-tête. Le personnage de Hans est fictif.

Chacun des deux protagonistes entretenait une admiration et une gratitude passionnées envers une figure tutélaire qui l'avait inspiré, marqué, porté. C'est ainsi que Jean Jaurès et Georges Clemenceau dialoguent, indirectement, par l'intermédiaire de leurs disciples — d'une manière que je crois fidèle aux diverses rencontres, affrontements et complicités dont l'Histoire garde trace, qui sont de haute volée et qui trouvent aujourd'hui encore des échos durables. On comprendra que sous l'apparence d'un duo, ce sont au fond quatre protagonistes que j'ai voulu mettre en présence de la sorte.

Sauf exception, les propos tenus sont, comme bien l'on pense, imaginaires. Ils sont pourtant nourris par la connaissance que l'historiographie, riche désormais, nous permet d'avoir de ces deux personnalités hors pair.

... ..

Acte I

Le salon d'une maison étroite de petits bourgeois allemands. Meubles vulgaires, rideaux fanés. Les fenêtres sont partiellement obstruées par des planches de bois clouées à l'extérieur. Par les interstices on aperçoit plus loin une palissade surmontée de fils de fer barbelés, devant laquelle passe par moments la silhouette d'un soldat SS avec un chien en laisse. Sur un buffet, un poste de radio d'un modèle ancien. Cheminée avec des bibelots et le buste de Clemenceau par Sicard. À gauche, un billard. Sur un guéridon, un phonographe. Des cartes sur une table de jeu. Ailleurs des journaux empilés, Le Matin, Paris-Soir, des quotidiens allemands. Léon Blum puis Georges Mandel entrent du côté cour. On aperçoit un instant, dans la pièce qu'ils quittent, une table de salle à manger, non desservie.

BLUM. — Non.

MANDEL. — Non ?

BLUM. — Non, Mandel, non, croyez-moi, vous n'auriez pas dû. Vous l'avez humilié.

MANDEL. — Humilié ?... Le prisonnier a humilié son garde-chiourme. La belle affaire...

BLUM. — Avez-vous vu son visage, avant et après ? Vous l'avez cinglé. « De vous, jamais... ». Il a chaviré.

MANDEL. — Quelle autre arme, dans cette geôle ? Mépris, mépris, mépris. Quelle autre arme ?

BLUM. — La même qu'ailleurs, la même toujours : écouter, parler, convaincre. Je l'observais pendant qu'il vous proposait ces livres. Depuis des mois je le regarde nous regarder, avec cet air d'enfant poussé trop vite, avec la blessure de son corps. Vous n'avez pas vu le coup d'œil qu'il a jeté à la ronde ? Vous n'avez pas vu comment il a vérifié qu'il était seul avec nous, et que le commandant ne risquait pas de surgir ? Vous n'avez pas vu sa rougeur quand il vous a parlé en français ? Et Voltaire, et Victor Hugo qu'il poussait devant lui... On aurait dit qu'il les convoquait pour protéger son audace de timide, et peut-être son chagrin — ou bien sa honte.

MANDEL. — Sa honte ! La belle affaire... Il n'est pas différent des autres. Comme tous les autres, il incarne l'Allemagne, l'Allemagne qui nous enferme, l'Allemagne qui nous exècre. C'est au nom des autres qu'il peut ouvrir cette porte, n'importe quand. Pour nous annoncer que le jeu est fini. Je le vois déjà. Il sera pâle. Il avancera comme un pantin aux gestes raides. Il sera dérisoire et glacé. Il se dirigera vers l'un de nous deux...

BLUM, *à mi-voix*. — L'un de nous deux...

MANDEL. — Tous les deux peut-être. Et il nous fera coller au mur. (*Les dents serrées, le regard fixe.*) À moins qu'il nous fasse suspendre à un croc de boucher.

BLUM. — Oh !

MANDEL. — Alors, ses états d'âme, vous savez... À lui tout seul, comme tous les autres, il est le Mal, il est la Mort. Il est la barbarie des barbelés. Il est ce camp tout proche, où on martyrise, où on torture et où on tue,

ce camp d'où le soir nous viennent ces odeurs, ces odeurs... (*Un temps.*) Cet homme a sa part entière, entière, dans cette inhumanité... radicale.

BLUM. — Oh ! non, non, ne dites pas cela ! C'est trop d'abstraction. Non, ce garçon n'est pas l'Allemagne à lui tout seul. Il en est solidaire ? Peut-être ! Mais il n'en est pas forcément complice. Laissez-le s'évader de cette responsabilité-là, où les nazis l'enferment. Acceptez sa bonne foi, et sa maladresse. (*Un temps.*) Cette manière dont soudain il nous a parlé en français, avec ces mots qui se bouscullaient... C'était comme une force comprimée qui jaillissait. Il tâtonnait. Il cherchait sa dignité.

MANDEL, *de plus en plus coupant.* — Sa dignité ? Sa dignité ! Mais je n'ai que faire de ses remords, de ses regrets, de son malaise. Je n'ai aucune envie, pardonnez-moi, de lui fournir un confort moral, et une bonne conscience. Sa dignité ! Je ne suis comptable que de la mienne, figurez-vous. Le bourreau au cœur tendre, très peu pour moi.

BLUM. — Je revois son regard sur vous quand vous avez franchi cette porte — plus d'un an déjà !

MANDEL. — Treize mois et dix-neuf jours. (*Il montre du doigt un gros calendrier à feuilles amovibles accroché au mur qui indique la date du 27 juin 1944.*)

BLUM. — Nous étions épuisés d'anonymat. J'ai eu un sentiment étrange. Visiblement il savait qui vous étiez, en France, votre place. C'est comme si, d'un seul coup, timidement, il vous rendait un peu à vous-même... (*un temps, et à voix plus basse*) et moi avec...

MANDEL. — Me rendre à moi-même ! Grand merci ! Je ne me suis jamais perdu ! Dans aucun des cachots de

Pétain et de Hitler, ni à Chazeron, ni à Pellevoisin, ni à Aubenas, ni à Vals, ni au Portalet, ni à Oranienburg...

BLUM. — Quand même, je suis étonné que vous ne fassiez pas la part des choses, la part de cette formidable pression de la dictature sur tous et sur chacun, donc sur ce garçon.

MANDEL. — La dictature ? Cet homme en est comptable. On est toujours comptable du mal accompli, quand on ne rompt pas radicalement. On est aussitôt coupable, sans rémission.

BLUM, *un temps, il allume sa pipe, songeur*. — Oh ! oui, je connais la grandeur de cette morale. J'ai été si souvent obsédé par le devoir de m'y tenir ! Et pourtant, j'ai jugé quelquefois, et ce n'était pas forcément facile, que le courage était ailleurs.

MANDEL. — Dans le compromis ?

BLUM. — Le compromis ? Non. Comment dire ? Dans l'énergie de proximité. Je ne vois pas pourquoi vous en refusez le bénéfice à ce soldat que son destin place aujourd'hui à nos côtés. J'hésite un peu à vous en faire l'aveu... Tout à l'heure, après que vous l'avez flagellé et que vous êtes sorti de la pièce avec cette solennité indignée, je l'ai retenu un instant...

MANDEL, *froidement*. — Ah bon ?

BLUM. — Oui... et je lui ai dit qu'il ne me paraissait, au fond, pas moins prisonnier que nous. Je lui ai dit que s'il voulait me parler de son pays, des siens, de ses chagrins, je ne lui refuserais ni mon écoute, ni mes conseils. Je le lui ai dit en allemand. Il osera peut-être revenir. Je ne connais pas d'enfant perdu auquel il ne faille pas tendre la main. Je me souviens que Jaurès, un jour...

MANDEL, *doucement*. — Halte !

Il sort un petit carnet noir de sa poche, prend le crayon qui y est attaché, l'ouvre en son milieu et, posément, trace un trait vertical.

BLUM, *souriant*. — Ah oui ! J'ai encore un gage ! Je me demande par quelle faiblesse j'ai pu consentir à ce jeu... C'est parce que vous m'avez pris par trahison. Ou par le rêve : en fixant comme enjeu ce déjeuner en tête-à-tête au Café de la Paix, quand nous reviendrons à Paris.

MANDEL. — C'était à dessein, bien sûr. Les boulevards, les théâtres, l'Opéra... Je connais, vous savez, vos nostalgies au plus profond. Le Café de la Paix... La dernière fois que j'y suis allé, je crois que c'était en mars '40, ils m'ont empoisonné avec un œuf à la coque⁴. Sous prétexte que j'étais ministre des Colonies, ils avaient dû penser que j'aimais les œufs pourris. (*Sur le ton d'une ironie amère.*) Ils confondaient la Chine et l'Indochine : toute l'ignorance française de la géographie... (*Bref silence puis, avec un flegme retrouvé, sans sourire.*) Cela m'a coûté deux jours de lit, à transpirer sous mon édredon. J'avais pourtant autre chose à faire. Vous voyez qu'il m'arrive de pardonner les offenses.

BLUM. — Tout de même, avec votre jeu... diabolique (*il sourit*), vous avez placé la barre trop haut, ou trop bas. Citer Jaurès moins de trois fois par jour, c'est trop difficile pour moi. Et voyez comme je vous passe Clemenceau...

Il a un geste vers la statue qui est sur la cheminée.

MANDEL, *un temps*. — Clemenceau... J'y pense tellement plus souvent que je n'en parle... C'est d'ailleurs, au fond, un hommage que je lui rends en ne le citant pas.

Je suis fidèle à ses pudeurs, son laconisme... Tout ce qu'il fallait pour mettre en scène sa magnifique capacité d'agir...

BLUM. — D'agir ? Oui, oui, je sais, ses coups de bou-
toir, ses foucades, ses emportements... Je me suis deman-
dé parfois s'il ne confondait pas la parole avec l'action.

MANDEL. — C'est souvent la même chose... Tout dépend de la parole. (*Un temps.*) Allons, allons, je n'ai pas le goût de vous chicaner à nouveau sur ce point, aujourd'hui.

BLUM, *après un instant de silence, sur un ton qui paraît soudain presque angoissé.* — Mandel, avons-nous agi ? Avons-nous créé ? Je veux dire, pour le durable ?

MANDEL. — Vous (*il sourit pour la première fois, avec une chaleur inattendue*), je ne sais pas, mais moi j'y suis parvenu quelquefois. Par exemple, quand j'étais ministre des Colonies en faisant construire ces émetteurs en ondes courtes qui vont nous permettre dans quelques minutes (*il tire sa montre de son gousset*) d'écouter le relais de Radio Paris.

BLUM. — Je m'étonne encore que nos maîtres nous aient accordé ce poste, il y a deux mois. Même bloqué sur les stations asservies. Nous l'avions tellement demandé sans succès ! Cela ne peut pas être pour nous convaincre, tout de même. Ils ne sont pas si sots. Pour nous inquiéter sur l'issue de la guerre ? Depuis trois semaines que les Américains ont débarqué en Normandie, la tâche est devenue surhumaine.

MANDEL. — Je ne vous ai pas donné la clef du mystère ?

BLUM. — Non.

MANDEL. — Devinez.

BLUM. — Aucune idée.

MANDEL. — J'ai fait chanter le commandant.

BLUM. — Quoi ? Mais comment ? Mais c'est indigne...

MANDEL. — Mais non : efficace.

BLUM. — Je ne comprends pas.

MANDEL. — Vous le connaissez comme moi, vous avez pu l'observer comme moi. Comment le voyez-vous ?

BLUM. — Comment je le vois ? Vous voulez une fiche de police ? Un brutal craintif. Catégorie fruste. Il doit fréquenter rarement Goethe et Eckermann, malgré la proximité de Weimar à dix kilomètres d'ici. Beaucoup de bière, peu de suc. Il a l'obsession du front russe, dont sa blessure à la jambe l'a protégé jusqu'ici. Il boite bas, plus bas peut-être quand survient l'inspection mensuelle. C'est le moment aussi où il se fait plus tatillon, où il nous harcèle au quotidien. Capricieux pour vérifier que son petit pouvoir dérisoire tient bon. Lâche à la fois par tempérament et par situation.

MANDEL. — Oui, c'est assez cela. Mais il ajoute volontiers de l'eau-de-vie à sa bière. Il y a quelques semaines, il m'a fait venir chez lui. Il s'agissait de nous imposer je ne sais plus quelle vexation nouvelle. Il voulait se donner le plaisir de me la détailler. Le SS qui m'a conduit à sa villa m'a laissé un moment seul dans son antichambre. Il a accroché la laisse de son chien au bouton de la porte et il est allé conter fleurette à la servante, cette grosse fille qui vient parfois faire semblant de balayer ici. La porte qui conduit à la cave donne sur cette pièce. Le commandant

devait se croire seul. Soit il a oublié ma présence, soit j'ai été amené là plus tôt que prévu.

BLUM. — Et alors ?

MANDEL. — Je l'ai entendu monter l'escalier de la cave. Il sifflotait. Une chanson à boire, style brasserie de Munich. Sa démarche était plus assurée que d'ordinaire. J'ai reculé d'un pas, je me suis dissimulé dans l'embrasure de la fenêtre. Il a traversé la pièce sans me voir pour aller dans son bureau. Il avait une bouteille de schnaps dans la main. Et j'ai été surpris : sa claudication avait disparu.

BLUM. — Simulateur ?

MANDEL. — Evidemment. Au moment où il tournait la poignée de la porte du bureau, j'ai fait un pas en avant, sans dire un mot. Il m'a vu. Il s'est troublé. Je l'ai regardé fixement.

BLUM. — Je croirais y être. Vous étiez de glace...

MANDEL. — Son trouble a grandi. Vous devinez la suite...

BLUM. — Le poste de radio contre votre silence. Moi, je n'aurais pas pu. Enfin, je ne crois pas.

MANDEL. — Et pourquoi pas ?

BLUM. — Le chantage...

... ..



BLUM. — Ce que je n'arrive pas à concevoir, c'est que le cœur d'un honnête homme qui accède à une grande charge ne s'arrête pas un instant de battre. À l'idée des contraintes morales et des exigences douteuses qu'implique l'action politique, qu'elle implique toujours. Les fins et les moyens...

« Une conversation magnifique superbement écrite ». (Robert Solé, *Le Monde*)

1.13

ISBN 978-88-89421-73-4



9

788889 421734

14 euros